

Un beau K

Michel Vaïs

Number 70, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29025ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

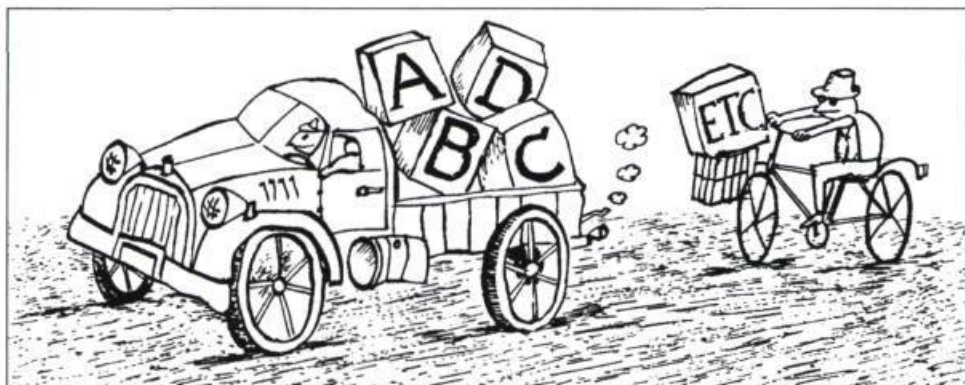
[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (1994). Un beau K. *Jeu*, (70), 136–138.

Abécédaire

Michel Vaïs



Dessin de Jean-Pierre Langlais.

Un beau **K**

Je vous parle aujourd'hui d'un vrai K. Un K étonnant. Celui d'une pièce italienne, qui se passe entièrement au Canada, et qui s'appelle même *Canadà*, mais dont la plupart des personnages sont allemands. D'où le K. Car comme on sait, les Allemands écrivent Kanada.

Je dois la découverte de cette pièce à M. Elio Traina, nouveau directeur — au passé d'homme de théâtre franco-italien — de l'Istituto italiano di cultura de Montréal. Aussitôt qu'il a appris la nomination de M. Traina à Montréal, un de ses amis, M. Carmelo Alberti, lui a fait parvenir cette pièce du prolifique dramaturge Cesare Giulio Viola, qu'il venait de trouver dans les archives du centre international de recherches théâtrales La casa Goldoni de Venise, dont il est le directeur. Messieurs Traina et Alberti, qui ont jadis fréquenté ensemble, à l'université, les cours de Giovanni Macchia (l'auteur du *Silence de Molière*), ont tout de suite partagé un grand intérêt pour la pièce oubliée de Viola. Il fut donc décidé que M. Alberti viendrait à Montréal donner une conférence sur la pièce — ce qui fut fait le 19 avril 1994, à l'Istituto italiano —, que M. Traina en ferait une traduction française — il s'y emploiera au cours de l'été 1994 —, que l'Istituto produirait la version originale de l'œuvre au cours de la saison 1994-1995, et, enfin, que les compagnies québécoises seraient invitées à monter une version française de ce drame ignoré.

Car il s'agit d'un drame.

Un drame en trois actes, largement inspiré à son auteur par une situation réelle, créé en 1933, apparemment jamais repris depuis, et publié en 1950.

Aca nada


J'ai déjà entendu qu'une des explications philologiques du mot Canada viendrait de l'espagnol : *Aca nada*, qui veut dire : « Ici (il n'y a) rien. » Jamais cette expression ne m'est apparue aussi juste que dans l'évocation du Canada contenue dans la pièce de Viola. Car le Canada, ici, c'est le désert. Un vrai désert. Pas le « nulle part » d'Ubu, ni le « lieu nul » des auteurs du théâtre des années cinquante, mais bien un désert à la fois géographique, social, kulturel, total. Un désert et un refuge psychologique pour des personnages en mal de. Précisons tout de suite que Cesare Giulio Viola n'est jamais venu au Canada, tout comme les comédiens du Théâtre Repère n'étaient jamais allés en Chine avant de créer *la Trilogie des dragons*. Il s'agit donc pour lui d'un pays imaginaire. Pour tout dire, il s'agit du Canada qui devait dormir en chaque Italien des années trente, tenté peu ou prou par la grande aventure de l'émigration.

L'action de *Canadà*, qui est un drame intimiste en trois actes, se passe en effet à cette époque fort marquée par Strindberg et Pirandello. On a appelé ce style de théâtre celui des *telefoni bianchi*, car à tous les coups, dans le décor, un téléphone blanc trônait au milieu des meubles du salon cosu. Téléphone par l'intermédiaire duquel, bien sûr, pouvait benoîtement s'infiltrer le *deus ex machina*.


Selon ce que nous a raconté M. Alberti, l'inspiration vint un jour à Viola par l'entremise d'un mystérieux personnage qui fréquentait comme lui un cercle littéraire romain à la fin des années vingt. Cet homme assez grand, beau, que Viola nomme dans ses notes monsieur B., avait vécu un temps au Canada (dont il vantait les grands espaces), installé dans un coin perdu de la campagne entre Ottawa et Montréal, avec une Allemande et ses trois filles. Voilà esquissé, en deux mots, le cadre de *Canadà*. On y trouve Joe, peintre de 35 ans et seul Italien parmi les personnages ; Olga, 43 ans, grandeoureuse allemande ayant quitté mari et patrie ; sa fille aînée, Katerine, 19 ans, dont Joe va tomber amoureux. Interviennent aussi dans l'histoire l'administrateur de la ferme (un autre Allemand, de 60 ans), ainsi que deux touristes allemands de passage (!).

Tout ce beau monde a transporté dans la solitude hivernale de cette ferme outaouaise les beaux discours de la *società* de Rome et de Milan. Propos d'une intelligentsia rongée par la nostalgie. Un peu comme ceux des Moscovites de Tchekhov dans *la Cerisaie*. Nous sommes au printemps, mais la glace tarde à relâcher son emprise sur le paysage et sur les cœurs engourdis. La jeune et frétilante Katherine ne songe qu'à retourner en Allemagne, dès que la neige aura fondu ; elle a déjà téléphoné à sa grand-mère grâce au bel appareil blanc, miraculeusement branché dans la grande salle de la ferme, et qui, ô miracle, *fonctionne* ! Mais voilà que Joe déclare à sa belle-fille son amour coupable. Fureur de la maîtresse Olga, qui a tout sacrifié pour s'enfouir avec son bel Italien dans ce désert blanc. Tout cela finira mal, très mal. Le fusil accroché au-dessus de la cheminée n'aura pas joué qu'un rôle décoratif.

Le rôle principal, celui d'Olga la *pasionaria*, fut en partie écrit — et la fin de la pièce, modifiée — sur mesure pour une diva qui, sur les scènes romaines, avait définitivement succédé à la Duse : la grande Emma Grammatica (1875-1965). Naturellement, comme le voulait une règle impérative, la céléberrissime faisait son entrée en descendant un grand



[...] le Canada,
ici, c'est le désert.
Un vrai désert.
Pas le « nulle part »
d'Ubu,
ni le « lieu nul »
des auteurs du
théâtre des années
cinquante, mais
bien un désert
à la fois
géographique,
social, kulturel,
total.



escalier. En l'occurrence, ici, celui qui menait aux chambres (et dans ce haut-lieu de l'espace mental des personnages, où se trament les amours secrètes). Une fois parvenue au bas de l'escalier, Olga lance une première réplique tonitruante : « Viva la Germania ! » ; ce à quoi Joe réplique : « Viva l'Italia ! » N'oublions pas que nous sommes en 1933, à l'heure où se dessine le pacte italo-germanique.

Il me tarde de lire ce texte en traduction, et, qui sait ? d'en voir un jour une version scénique. Peut-être *Canadà* est-elle destinée à rester une simple curiosité ; en attendant, l'existence de ce texte est au moins un beau K : le Canada imaginaire des Italiens des années fascistes exprimé par des Allemands dans une ferme outaouaise.

En terminant sa conférence du 19 avril à l'Istituto italiano di cultura, Carmelo Alberti ne put résister à l'envie de raconter la fin aussi abrupte que cocasse du dramaturge Cesare Giulio Viola. Un jour où, retiré dans sa verte campagne italienne, il voulut s'installer sur une chaise pour goûter au simple plaisir bucolique de voir brouter ses vaches dans le pré, Viola se laissa tomber avec une telle force que le siège se rompit sous son poids et l'auteur de *Canadà* en mourut sur le coup. ♦



Emma Gramatica
dans *Canadà*.